

Une forteresse imprenable.

Voici bientôt cinquante ans, vous m'avez dit :
« Écrivez ! »

Ce verbe à l'impératif, je l'ai reçu comme la foudre. Il a rejoint en moi une espérance secrète remontant à l'enfance et bien au-delà. Il a réveillé une douleur. Une absence. Un abîme. Cette injonction m'aura sauvée. Ce jour-là, vous m'avez offert ce défi, écrire un livre et vous le remettre dans un an. Comme un talisman, vous m'avez transmis les clefs d'une forteresse imprenable : *L'écriture*. Toute mon existence en fut métamorphosée. Écrire. Je ne veux aucune autre servitude. Ma rencontre avec vous a été un conte inespéré. Dans ce conte j'y suis toujours. Plus que vive. Lucide. Émerveillée.

L'écriture. Écrire. Vous écrire.

Depuis, les circonstances de la vie, les épreuves, vos tribulations éditoriales nous ont parfois éloignés. Aujourd'hui, c'est votre mort. Vous n'êtes plus mon *Éditeur*. Pourtant, c'est toujours en pensant à vous que j'écris. Je ne sais dans quelle forteresse provisoire me conduiront ces pages. J'aborde ce livre, le dernier peut être, ayant tout oublié des précédents. Au soir de ma vie, dans ce temps crépusculaire où bien souvent la seule présence est une lampe allumée sur ma table de travail, je m'enfonce dans ces pages qui me terrifient autant qu'une très sombre forêt qu'il me faut traverser. Je crains de m'y égarer comme dans une de ces gravures de Gustave Doré qui illustraient les contes de mon enfance. Saisie d'épouvante, je sentirai les arbres de plus en plus denses se resserrer autour de moi. Des génies malfaisants sortiront des troncs et des branches basses pour m'agripper. Je redoute d'y laisser la raison ou de m'y trouver brutalement frappée d'amnésie, de perdre la signification des mots et jusqu'au sens du verbe *Aimer*.

Soudain, ce sera la nuit. Je ne reconnaîtrai plus aucun chemin qui me mène à vous. Alors, je me hâte avant d'être atteinte, moi aussi par une de ces maladies de la mémoire. Je me hâte par la pensée. Par l'écriture. Je me hâte vers vous. Avant que l'oubli ne gagne tout.

Mon seul recours, c'est vous

Pour aborder la forêt de ce livre mon seul recours, c'est vous. J'imagine que vous êtes encore mon Éditeur et que j'écris pour vous. À chaque page, j'écris votre nom, sur chaque arbre je grave votre nom comme un talisman qui m'accompagne et me protège. Dans cette forêt redoutable, je sème des cailloux blancs. J'espère que se manifesterà l'oiseau bleu de mon enfance et que les oies sauvages du conte d'Andersen me prendront sur leurs ailes pour me faire traverser les océans. Je souhaite que *la Petite Sirène* retrouve sa langue et me prête ses mots, que *la Marchande d'allumettes*, petite fille aux pieds nus retrouve ses allumettes et ne meure pas sur son trottoir de neige. Je souhaite qu'une licorne vienne à ma rencontre et me mène jusqu'à Victor Hugo qui m'attend sur son *Promontoire du Songe*. Je voudrais lui dire combien, dès l'enfance, ses mots m'ont enchantée. *Demain dès l'aube*, poème appris à l'âge de sept ans m'aura habitée pour le restant de mes jours. Je souhaite dormir dans le frais cresson bleu de Rimbaud. Avec Rimbaud. Et dans son *divan profond comme un tombeau* avec Baudelaire. Je souhaite surprendre Mozart composant l'*Ave Verum Corpus* et Schubert l'Adagio du *Quintette pour deux violoncelles*. Par-dessus tout, je souhaite entendre encore et toujours cette injonction reçue de vous comme la foudre en plein cœur. *Écrivez !* Je suis hantée par la nécessité d'affirmer que vous avez été le *Magicien de ma vie*.